

sère, le fit venir auprès d'elle, se chargea de lui et l'adopta en quelque sorte.

*Cette bienfaitrice était mademoiselle de la Fare, qui, à la suite des malheurs que sa famille avait éprouvés dans la Révolution, avait, très-jeune encore, renoncé au mariage pour mieux se consacrer aux exercices de piété et à la pratique de la charité.*

*Elle vivait retirée dans une de ses terres, laissant insoucieusement l'administration de sa fortune au soin de gens d'affaires infidèles ou incapables.*

Les devoirs nouveaux qu'elle venait de s'imposer, en se chargeant d'Etienne, furent bientôt pour elle une source de jouissances inconnues. Elle s'attacha de plus en plus au jeune orphelin. Il est vrai que le pauvre enfant était digne de la maternelle affection qu'il avait rencontrée. Son cœur aimant, sa naïve reconnaissance, sa précoce raison, sa douce et intelligente physionomie, tout en lui éveillait l'intérêt et captivait la bienveillance.

Lorsque le moment de songer à son éducation fut venu, mademoiselle de la Fare en confia la direction à l'abbé Bertrand, son aumônier, qui avait beaucoup voyagé et longtemps séjourné en Allemagne.

L'abbé Bertrand avait rapporté d'au-delà du Rhin une érudition originale et aussi une disposition naïve à la superstition. Il avait les connaissances d'un bibliothécaire et la crédulité d'un enfant. Il se serait fâché contre quiconque aurait nié l'influence des astres sur nos destinées. Il prétendait qu'il existe entre l'homme et les êtres inanimés une foule de rapports mystérieux dont il affirmait avoir ressenti la puissance.

Un pareil maître devait vivement impressionner l'imagination de son élève ; aussi communiqua-t-il à Etienne, avec les sciences qu'il lui enseignait, un peu de son caractère.